

Sous-pull blanc contre tunique à franges

FABIENNE RADI

Au milieu des années soixante-dix, deux figures masculines faisaient de l'effet dans le préau du lycée. Chacune pour des raisons très différentes. Le premier était un champion de ski suisse qui possédait des dents de lapin. Il incarnait une sorte d'homme idéal, moulé dans une combinaison bicolore avec en-dessous un éternel col roulé blanc qui faisait écho à sa dentition éclatante. Il était apparu sur la scène internationale lors des Jeux Olympiques de Sapporo de 1972, où il avait remporté la descente messieurs. Depuis, il raillait tout ce qu'il pouvait de médailles avec sa paire de ski Rossignol et son sourire Bugs Bunny.

Le second était un assassin américain avec de petits yeux enfoncés et un système pileux mal entretenu, qui avait fait parler de lui dans le monde entier à la fin des années soixante.

Bernhard Russi et Charles Manson étaient devenus on ne sait pas trop comment des sujets de conversation récurrents au sein de deux groupes distincts d'adolescentes en mal d'émotions fortes. Il y avait le groupe HOP pour les fans de Russi et le groupe BRRR pour les adeptes de Manson, selon une typologie définie par une prof de physique qui aimait observer les réseaux d'influences au sein des élèves et les commentait ensuite à ses collègues durant les récréations.

Le groupe HOP avait une présence dominante de fin novembre à début mars, calendrier des championnats de ski oblige. Les filles de ce groupe se gargarisaient alors avec des noms barbares comme Kitzbühel, Garmisch-Partenkirchen ou Arlberg-Kandahar, qu'il fallait prononcer sans les écorcher pour avoir le droit de prendre part au débat.

Puis le groupe BRRR prenait lentement l'ascendant à partir du mois de mai, quand les soirées rallongeaient et que des fêtes étaient organisées dans des parcs, au bord de rivières ou au milieu de forêts, soit des endroits devenant soudain terrifiants lorsqu'on les quitte à passé trois heures du matin dans un état alcoolisé avancé. C'est en général à ce moment-là qu'on se met à délirer sur des criminels que l'on imagine cachés derrière des fourrés et prêts à vous faire subir toutes sortes de sévices.

Pour ce genre de scénario fantasmé, Charles Manson était le candidat idéal, même si tout le monde savait pertinemment qu'il moisissait dans le quartier hyper haute sécurité d'une prison californienne depuis 1970 et que, même échappé de celle-ci, il aurait eu d'autres chats à fouetter que de traverser toute l'Amérique, puis l'Atlantique, pour venir dans ce coin reculé et faire peur à un petit groupe de filles même pas perdues. Qu'importe, évoquer Manson permettait de provoquer des sueurs froides à quasiment n'importe quelle heure de la journée.

Anita faisait partie des fans les plus assidues du groupe HOP. Elle découpait la moindre image du skieur qui lui tombait sous la main et la collait dans un cahier à spirale réservé à cet effet. Elle connaissait chaque détail de la vie de son idole. De la taille de ses chaussures à la teinte précise de ses cheveux (châtain cuivré avec reflet doré, avait-elle noté dans la marge du cahier qu'elle consentait à montrer si on insistait longtemps) en passant par son signe

astrologique chinois (rat, ce que confirmaient ses dents) ou le pourcentage d'élasthanne de ses sous-pulls, tout ce qui touchait à Bernhard Russi était non seulement sacré mais répertorié, classé, étiqueté, archivé.

Les courses de ski ayant souvent lieu à midi, dès la fin novembre le groupe HOP se rendait régulièrement dans un café près de l'école pour hurler avec d'autres supporters en regardant les compétitions à la télévision. La serveuse portugaise qui parlait à peine deux mots de français essayait de se faufiler entre les tables pour servir des spectateurs hystériques qui criaient hop! hop! hop! hop! toujours plus fort et sans reprendre leur souffle pendant environ une minute et demi, soit le temps moyen d'une descente, avant d'engloutir mécaniquement, entre deux concurrents, des croque-monsieur devenus mous et froids, puis de reprendre la litanie des hop! dès que le portillon électronique de départ était franchi par un autre sportif du pays. Suivaient en fin d'émission les interviews des skieurs qui, la plupart du temps, parlaient de conditions d'enneigement compliquées, de problèmes de fart mal adapté ou de visibilité médiocre empêchant d'évaluer les distances, avant de remercier leur entraîneur, leur fiancée, leur kinésithérapeute ou leur petite sœur. C'était en général à ce moment-là que les filles devaient retourner en classe.

Contrairement à Bernhard Russi, dont l'anatomie était régulièrement exhibée sous toutes les coutures à la TV et dans les pages sportives de la presse nationale, Charles Manson n'a longtemps existé qu'à travers une photographie en noir et blanc de très mauvaise qualité où l'on ne distinguait pas grand chose de lui hormis ses yeux de fous.

Ceci jusqu'à ce que la mère de Ripol retrouve dans l'arrière-boutique de son magasin un ancien numéro de Paris-Match qui exposait toute l'affaire de ce qu'ils appelaient la *Manson Family* dans un dossier spécial de plusieurs pages. Plonger le nez dans ce dernier équivalait, question adrénaline, à rester coincé dans un wagonnet de grand-huit durant plusieurs tours. Toutes les filles du groupe BRRR ont lu et relu en frémissant les détails scabreux de la boucherie qui avait eu lieu sur les hauteurs de Los Angeles au début du mois d'août 1969.

Après quelques jours seulement, le Paris-Match s'est retrouvé dans un état lamentable à force d'être tripoté: la couverture était toute froissée, les agrafes métalliques à moitié arrachées, il y avait des miettes de cake au citron incrustées sur les colonnes de texte et la double page centrale, celle où l'on voyait enfin Manson un peu plus en détails, coincé entre deux policiers, le regard hébété et vêtu d'une étrange tunique en daim, lacée sur le torse et se terminant par des franges sur les hanches, qui le faisait ressembler à la fois à Thierry la Fronde et à Winnetou, cette double page était plus proche d'un torchon à vaisselle que d'un document en papier glacé tellement il y avait eu de doigts qui s'étaient crispés sur elle. *Le poids des mots et le choc des photos* avaient rempli leur mission cathartique.

Ce qui fascinait surtout les filles du groupe BRRR dans cette utopie hippie ayant mal tourné, c'était la dévotion que toutes les femmes de la *Family* portaient à cet homme minuscule, pas très bien bâti et somme toute assez laid. Comment il avait réussi à toutes les emboîmer pour qu'elles en arrivent à trucidier des êtres humains à coups de couteaux et de fourchettes, en étant persuadées de faire la révolution contre la société de consommation, et sans éprouver la moindre ébauche de remord une fois les meurtres accomplis.

Ça c'était vraiment impressionnant.

Plus que de descendre toutes les pistes de Kitzbühel, Garmisch-Partenkirchen et Arlberg-Kandahar réunies avec des pointes de vitesse de 140 km/heure.

Les filles du groupe HOP traitaient celles du groupe BRRR de folles. Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Les filles du groupe BRRR avaient juste envie d'autres types de sensations que celles procurées par un champion de ski à dents de lapin. Elles étaient traversées par la même énergie cataclysmique qui se réveille à cet âge-là, mais ne la cristallisaient pas sur les mêmes objets.

biblio

C'est quelque chose

Ed. d'autre part, 2017.

Oh là mon Dieu (cinq histoires traitant de l'art par la bande)

Art & Fiction, 2015.

Cent titres sans Sans titre

Boabooks, 2014.

Ça prend, art contemporain, cinéma et pop culture

Mamco, Presses du Réel, 2013.

Smacks

Boabooks, 2008.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation Pittard de l'Andelyn, de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO DOROTHÉE THEBERT FILMIGER

bio

Fabienne Radi est née à Fribourg, travaille à Genève, se repose en Gruyère, va régulièrement à Porrentruy. Elle écrit des textes en lien plus ou moins étroit avec l'art contemporain, le cinéma ou encore la géologie et réalise des livres d'artiste (biblio sélective ci-contre). Elle enseigne à la Haute Ecole d'art et de design à Genève. Avec Carla Demierre et Izet Sheshivari, elle a dirigé de 2004 à 2010 *Tissu*, une revue mélangeant pratiques visuelles et textuelles. Elle s'intéresse aux titres, aux plis et aux coupes de cheveux.

Son premier livre de fiction, *C'est quelque chose*, a reçu le prix littéraire chênnois 2016 sur manuscrit.

Le texte publié ci-dessus est un chapitre extrait d'un roman en cours d'écriture. CO

www.fabienneradi.ch